**Lire le Notre Père**

*Le style télégraphique qui sert de trame à l'exposé oral a été conservé.*

Il est actuellement question d’une nouvelle traduction du Notre Père, car celle que nous possédons pose problème, en particulier  le «  ne nous soumets pas à la tentation ».

Sous des formules apparemment simples, parce que nous y sommes habitués, se cachent de réelles difficultés de com­préhension, si on prend au sérieux ce que nous dit le Seigneur.

Qu’est-ce qui donne compétence à Jésus pour enseigner à ses dis­ciples ? Les juifs ne savent-ils pas prier ? N’y a-t-il pas de belles prières dans l'Ancien Tes­tament, en particulier dans les psaumes ? La prière d’Israël est multiple. Pour­quoi Jé­sus ne nous donne-t-il qu’une seule formule, et encore est-elle simple ?

S’agit-il d’un vœu ou d’un ordre donné à Dieu ? Qui peut sanctifier le nom de Dieu ? qui peut faire advenir le règne de Dieu ? Qui peut réali­ser la volonté di­vine ? De quel type de capacité ou d’autorité cela relève-t-il ?

Pourquoi une formule de prière s’il ne faut pas répéter ? Pourquoi dire nos be­soins si Dieu les connaît déjà ? Dieu par­donne-t-il selon notre manière de pardonner, sommes-nous le modèle de pardon pour lui ? Dieu est-il responsable de la tentat­ion ?

Les trois piliers de la piété juive, repris par le christianisme et l’Islam et qui constituent la « justice », sont :

– l’aumône, qui est relation aux autres ;

– la prière, qui est relation à Dieu ;

– le jeûne, qui est relation à soi et qui permet de se tourner vers les autres et ­vers Dieu.

Ainsi la « justice » se traduit par des actions concrètes, elle n’est pas uniquement parole.

Ce qui frappe dans la prière enseignée par Jésus c’est d’une part sa brièveté et d’autre part sa simplicité apparente. Et pourtant nous avertit Tertullien dans son traité de La prière : « C*ette prière, en vérité, c’est un abrégé de tout l’Évan­gile qui est contenu ».*

Je m’appuierai sur la traduction littérale de sœur Jeanne d’Arc.

Plan du Notre Père

Deux séries de demandes :

- celles qui concernent Dieu et son règne,

- celles qui concernent la vie concrète de l'homme.

*Notre-Père !*

« Abba », Papa. Terme affectueux utilisé par Jésus pour dire sa relation privilégiée à Dieu. Ce terme est utilisé par les petits enfants : « Papa ! »

Beaucoup de traductions de la Bible désignent le Notre-Père, comme prière do­minicale ou prière du Seigneur. Il y a ce­pendant de quoi s’étonner puisqu’ il y a ambiguïté dans cette formule :

– il ne s’agit pas de la prière qu’adresse Jésus à son Père et qui reste la plupart du temps mystérieuse pour nous, sauf au moment de son agonie et de sa mort,

– mais de l’enseignement que Jésus nous donne à propos de la prière. Non seulement Jé­sus nous dit *comment* il faut prier mais en­core il nous dit *ce* qu’il faut prier. C’est son expé­rience de la prière qui lui donne autorité pour ensei­gner à ses disciples comment prier.

*Notre-Père dans les cieux,*

Les trois adresses à Dieu marquent une forme de superlatif (sanctification du nom de Dieu, règne divin, volonté divine), un appel pous­sé à son extrême.

Il y a là un paradoxe puisque nous osons appeler Dieu notre Père alors même que les cieux marquent la distance qui nous sépare de lui. Ces invocations renvoient à une exis­tence et à une présence celle de Dieu à qui on s’adresse. En ce sens on ne parle pas à une idole ! Certes il y a une distance puisque le père dont il s’agit n’est pas notre père ter­restre, mais celui du ciel.

Le « nôtre » désigne une communauté de croyants, ou plutôt, potentiellement, tous les hommes. Dieu n’est pas *mon* père, mais il est *notre* père, c’est-à-dire le père de tous les hommes. Même celui qui n’a pas la foi a pour Père Dieu qui l’enveloppe de son amour.

Voir « Votre père, celui aux cieux » : 5,16. 45 ; 6,1.9; 7,11 ; 18,14.

Désigner Dieu comme père c’est, du même coup, nous considérer comme ses enfants, et en même temps comme frères puisque issus d’un même père. C’est Jésus qui nous a appris cela.

Les « cieux » désignent symbolique­ment la demeure de Dieu ou Dieu lui-même. Dieu n’est pas de même nature que la création. Il est le « Tout autre » ! Mt uti­lise souvent l’expres­sion « les cieux » pour désigner Dieu dans sa transcen­dance. Ainsi le début du Notre Père marque à la fois la proximité de Dieu et sa transcendance. L’expression dans les cieux marque bien que l'homme ne peut mettre la main sur Dieu. C’est Dieu lui-même qui se révèle comme père et non l'homme qui le découvre par lui-même.

Adresse au singulier. Il n’y a pas là de pluriel de majesté comme dans les pre­miers versets de la Bible. Le pluriel em­ployé est ici un collectif (notre père).

L’appel à Dieu n’est pas adressé au Seigneur mais à celui qui est proche de nous et qui nous est un père. Plus de dis­tance mais une proximi­té.

Pas information mais invocation. On ne parle pas de Dieu mais on parle à Dieu. On n’est pas dans l’abstraction méta­physique mais dans la relation concrète avec le Dieu vivant.

Trois demandes sont ici formulées. Elles marquent l’intensité. Mais signi­fient-elles la même chose sous des éclairages différents ?

*Sanctifié soit ton nom !*

Le nom n’est pour nous qu’un mode de désignation de l’individu. Il sert à identi­fier. Mais le nom dit aussi la personne. C’est la raison pour laquelle Dieu donne souvent lui-même un nom a une personne (Mt 1,22). Mais ici cette désignation de Dieu nous dit ce qu’il est en profon­deur.

Le texte de la Traduction œcuménique de la Bible est intéres­sant car il donne le sens, bien qu'il soit para­phrase du texte. Il traduit « fais connaître à tous qui tu es ».

Le nom de Dieu c’est Amour (voir 1° lettre de saint jean, 4, 7-12). Lorsqu’on parle de l’amour il ne s’agit pas ici de sentimentalité, mais de l’atti­tude qui fait gran­dir, qui met debout. Ce que nous pouvons faire c’est reconnaître la sainteté de Dieu.

Dieu étant le saint par excellence on ne peut rien rajouter à la sain­teté de son nom. Le seul ajout consiste en la *recon­naissance* de la sainteté de son nom.

*Viennent ton règne !*

Le terme grec (basileia) désigne à la fois le pouvoir de celui qui règne et l’éten­due géogra­phique de ce pouvoir (le royaume). Il im­porte que le royaume de Dieu s’étende à tout l’uni­vers car il est un règne de paix, ce dont le monde a tou­jours eu besoin.

C’est en Jésus que le règne de Dieu s’est approché des hommes (Mt 3,2). Mais ce n’est qu’à la fin des temps qu’il sera véritablement accompli.

*Ta volonté soit faite.*

Dieu a-t-il besoin de nous dans la réalisation de ces souhaits ? Peut-être bien. Nous sommes des êtres libres et Dieu nous a voulus comme tels. Dans cette me­sure nous partici­pons aussi à son règne. La volonté de Dieu est déjà réalisée aux cieux. Il faut maintenant qu’elle se réalise sur la terre des hommes. Nous avons un rôle à jouer pour cela.

La volonté de Dieu n’est pas caprice ni arbitraire. Il s’agit de faire advenir le royaume de justice. Nulle fatalité dans cela.

Les trois premières demandes ont Dieu pour centre d’intérêt. Ce qui importe c’est Dieu et sa justice ; le reste nous sera donné par surcroît.

*Comme au ciel, sur terre aussi !*

Cette demande est mise en facteur commun aux trois pre­mières demandes. On re­marque en effet qu’elles sont juxtaposées et non reliés les unes aux autres comme le sont les demande suivantes, re­liés par « et », non traduit et c’est dommage. Ciel et terre représentent la totalité (cf Gn 1,1) de ce qui est, totalité de la créa­tion. La « terre » désigne aussi l’inti­mité de la personne. « Que ton nom soit sanctifié en moi, que ton règne ad­vienne en moi, que ta volonté soit faite en moi... »

Suivent trois demandes qui concernent la vie concrè­te. Il s’agit de la vie humaine.

Le Notre-Père est exclusivement une prière de demande : « Celui qui prie le Notre-Père découvre qu’il ne vit pas seulement de ce qu’il produit et que son sort ne dépend pas d’abord de ce qu’il fait. Il est fondamentalement un être qui demande et qui reçoit. Son destin dépend de celui qui donne : Dieu. »

On peut remarquer que les demandes concernant Dieu sont au passif, alors que les de­mandes concernant l'homme sont directement adressées à Dieu, presque nommément.

Pourquoi demander à Dieu de satisfaire nos besoins les plus fondamentaux alors même qu’il le connaît avant même que nous les formulions ? Dans le texte grec, le dernier terme de la première partie du Notre Père est le mot « terre ». Il marque la transition entre le ciel et la terre. Pourquoi une telle for­mule ? Dieu ne connaît-il pas déjà nos besoins avant même que nous les for­mulions ?

- parce que c’est la reconnaissance de notre dépendance. L'homme n’est pas auto-suffi­sant.

- ces demandes ne sont pas individuelles mais communautaires.

Les trois demandes suivantes (ou quatre) sont formulées aussi au pluriel. Elles sont de­mandes d’une communauté. Nous ne demandons pas pour nous-mêmes individuellem­ent mais pour nous tous frères les uns des autres.

*Notre pain de la journée, donne-nous aujourd’hui.*

Il est vrai que l'homme travaille la terre. Cela se comprend d’autant dans un monde où la majorité est paysanne, moins facile à comprendre à notre époque d’importation massive de denrées alimentaires. Il n’en reste pas moins que c’est Dieu qui fait pousser le grain.

S’agit-il du pain de tous les jours, du pain pour aujourd’hui simplement (demain nous refe­rons la demande), ou du pain essentiel, nécessaire à l’existence ? Les trois significations sont acceptables.

*Remets-nous nos dettes comme nous aussi avons remis à nos débi­teurs.*

De manière concrète Mt utilise le mot « dette », là où Luc parle de « péchés ». Les dettes envers Dieu ne peuvent être que le péché, mais Mt leur donne un sens concret, comme il parle de débiteurs, de ceux qui ont des dettes maté­rielles. Celui qui a des dettes envers nous, nous doit quelque chose. Quelle dette avons-nous envers Dieu ? Celle de la reconnaissance, de l’adoration, de l’obéissance à sa volonté. Celui qui ne reconnaît pas cette dette pèche contre Dieu. Il est juste de payer ses dettes ; il est juste de la part du créancier d’exiger le paiement de la dette. Le vocabulaire concret de Mt permet de mieux percevoir le sens de pardonner. D'après son étymologie le verbe pardonner signifie un dépassement du don. Dans « par-donner »  *par* marque l’intensivité. Pardonner c’est plus que donner.

Il y aurait un contresens à penser que Dieu remet les dettes en fonction de nos propres actions. Nous ne sommes pas les modèles de Dieu. C’est de lui que vient le pardon. Par­donnez à l’autre c’est prendre conscience que nous aussi nous avons été pardonnés.

Le pardon que Dieu accorde est toujours premier et sans retour. Il faut replacer cette de­mande dans le contexte de la prière. En effet comment demander à Dieu de nous pardon­ner si nous ne sommes pas en mesure de le faire nous-mêmes ? Comment demander qu’on nous pardonne si nous n’avons pas l’intention ferme et droite de pardonner ?

*Ne nous fais pas entrer dans l’épreuve, mais libère-nous du Mauvais.*

L’épreuve est là pour « éprouver » la foi, la confiance, non pour faire tomber. La foi n’est pas chose facile. Si Dieu per­met l’épreuve, il nous donne aussi la force de nous en tirer. L’épreuve vient de l’attirance pour le mal, de ce qui est mora­lement répréhensible, de la « beauté du Diable », le Trompeur par excellence. Le Malin c’est celui qui veut le mal, mais qui est séduisant ! L’épreuve dans laquelle nous pourrions tomber et de celles qui nous feraient perdre la foi. Ainsi, la souf­france des enfants n’est-elle pas d’une certaine façon la tentation suprême ?

Le disciple livré à lui-même n’est pas de taille à affronter le mal, le Malin. Il lui reste la prière confiante au Père.

La Didachê, un des premiers écrits chrétiens (fin du premier siècle et début du second) nous indique l'usage liturgique du Notre Père, dans l'Eglise première, qui reprend le texte de Mt et sa fréquence : « *Priez ainsi trois fois par jour. »*

Ainsi du Notre-Père on a pu dire qu'il « centre les disciples sur l’essentiel. Il est une prière de foi et d’espérance en l’avènement de la plénitude du règne. Dieu sera alors reconnu comme père dans une hu­manité accordée à son dessein bienveillant ».